

Le Général Charles Ernest Vouillemin (1865-1954) Le polytechnicien philosophe de la mission Berthelot

Jean-Noël Grandhomme*

Résumé : La mission militaire française du général Berthelot, envoyée en Roumanie en octobre 1916 et rentrée en France en mars/ avril 1918 compte dans ses rangs des centaines d'officiers, dont l'un présente un profil très original. Polytechnicien, artilleur, à la curiosité scientifique toujours en éveil, Charles Ernest Vouillemin (1865-1954) a fini sa carrière comme général, puis il s'est essayé aux affaires, notamment avec la Roumanie, et il est aussi l'un des introducteurs en France de la philosophie de l'École de Vienne.

Mots-clés: Mission militaire française en Roumanie - Mission militaire française en Pologne - Artillerie - Philosophie - École de Vienne.

La mission militaire française du général Berthelot, envoyée en Roumanie en octobre 1916 et rentrée en France en mars/ avril 1918 compte dans ses rangs des centaines d'officiers, dont plusieurs ont laissé des mémoires¹, et quelques-uns seulement ont fait l'objet d'études². L'un d'entre eux présente un profil très original. Polytechnicien, à la curiosité scientifique toujours en éveil, volontiers procédurier quand ses intérêts sont en cause, il a fini sa carrière comme général et il est aussi l'un des introducteurs en France de la philosophie de l'École de Vienne.

* Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lorraine à Nancy, France; Membre du comité scientifique du Mémorial de Verdun; e-mail: jean-noel.grandhomme@univ-lorraine.fr

¹ Fauveau (Alain), *Le Vagabond de la Grande Guerre. Souvenirs de la Guerre 1914-1918 de Charles de Berterèche de Menditte, officier d'infanterie*, La Crèche, 2008. - Bléry (Paul) *En mission en Roumanie. Anecdotes de guerre et croquis des mœurs roumano-russes*, Paris, 1919. - Chambe (Général René), *Route sans horizon. Les eaux sanglantes du beau Danube bleu*, Paris, 1981. - Champetier de Ribes Christofle (Jean), *Mission en Roumanie, novembre 1916-mai 1918*, présenté par Jean-Claude Legrand, Tarbes, 2018. - Chaumié Emmanuel, *La Belle aventure de Robert de Flers. Russie-Roumanie (février-mars 1918)*, Paris, 1929. - Corneloup (Joannis), *Souvenirs d'un aérostatier de la Grande Guerre*, Paris, 1975. - Coullaud (Médecin-général Henry), « La Mission médicale française en Roumanie (1916-1918) », *Revue du service de Santé militaire*, t. CIX, 1938, vol. 1, pp. 160-177. - Dumon (Colonel Georges), *En Roumanie. Quelques vers*, présentation de Gheorghe I. Florescu, Iași, 1996. - Flers (Robert de), *Sur les chemins de la Guerre (France-Roumanie-Russie)*, Paris, 1919. - Fontaine (Marcel) *Avec la Mission du général Berthelot*, Bucarest, 1934. - Omessa (Noël), *De Iași à Paris avec les missions alliées, du 9 mars au 9 mai 1918*, s.l.n.d. - Pétin (Général Victor-Gabriel), *Le Drame roumain 1916-1918*, Paris, 1932. - Pistor (Général Jean), « En Roumanie. Mission militaire française 1916-1917 », *Icare*, n°93, été 1980, pp. 144-149.

² Champin (Marcel et Pierre), Pétin (Général), Prételat (Général), *Pierre Crouzier*, s.l.n.d. - Grandhomme (Jean-Noël), « René Chambe, chevalier du ciel roumain (1916-1918) », *Études danubiennes*, t. XIV, n°1, 1^{er} semestre 1998, pp. 87-107. - *Id.*, « Fonds photographique d'Henri Manchoulas, aviateur dans la mission militaire française en Roumanie » (avec Patrice Lamy), *ReCHERches*, n° 29, automne 2022 : *La Naissance de la Grande Roumanie dans son contexte national et international*, pp. 205-212. - Koebel-Knorr (Danielle), « Le Général Marie Jean Augustin Unger », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne*, 1973, n°4, pp. 5-6. - Nouzille (Colonel Jean), « Le Général Pétin et la mission militaire française en Roumanie », *Études danubiennes*, t. 13, n°2, 2^e semestre 1997, pp. 41-54.

Un artilleur

Né à Bourmont, en Haute-Marne, le 31 juillet 1865, et entré à l'école Polytechnique en novembre 1885, Charles Ernest Vouillemin, fils d'un pharmacien, en sort au 32^e rang sur 218 élèves et intègre comme sous-lieutenant élève en octobre 1887 l'école d'application de l'artillerie et du génie, installée dans l'ancien château de François I^{er} et de Napoléon à Fontainebleau (Seine-et-Marne). Classé 21^e sur 141 élèves d'artillerie aux examens de sortie, il est affecté en octobre 1889 comme lieutenant en second au 8^e régiment, stationné à Châlons-sur-Marne, Toul et Nancy et il passe comme chef de section à la 12^e batterie du 38^e à Nîmes, qui forme avec deux autres batteries l'artillerie de la 3^e division de cavalerie à Châlons. Les régiments sont à cette époque dispersés en plusieurs détachements, parfois très éloignés les uns des autres. Lieutenant en 1^{er} en novembre 1891, il est muté en octobre 1894 au 25^e de l'arme, lui aussi à Châlons, où il dirige le peloton d'instruction du groupe, formé de trois batteries. En octobre 1895 il rejoint avec sa batterie le 40^e d'artillerie à Verdun et Stenay (Meuse) dans le cadre de la réorganisation de l'artillerie par loi du 29 juin 1894 qui crée les 39^e et 40^e régiments.

Après avoir suivi les cours de l'école supérieure de Guerre de novembre 1895 à octobre 1897, Vouillemin obtient le brevet d'état-major avec la mention : « Très bien » et le 8^e rang de sortie sur 76. À partir de novembre 1897 il profite d'un congé de deux mois pour se rendre en Allemagne et en Suisse afin de se perfectionner dans la langue allemande. En janvier 1898 il entame son stage à l'état-major de l'armée, où il est attaché pendant six mois, au 4^e bureau (transports, chemins de fer), à la commission de réseau du *Paris-Lyon-Méditerranée* (PLM), où il se voit confier des travaux d'études, constitue des dossiers de sous-commissions de réseau et prépare un voyage de chemin de fer de campagne. Passé au 3^e bureau (opérations) au second semestre de 1898, il participe à la réorganisation des places fortes³, avant de poursuivre par les 2^e (missions militaires à l'étranger et armées étrangères) et 1^{er} (organisation et mobilisation) bureaux en 1899 et d'effectuer aussi ses stages réglementaires de trois mois chacun dans l'infanterie et dans la cavalerie. Chaque officier breveté doit en effet se familiariser avec les armes autres que la sienne. En janvier 1900 il rejoint le 17^e régiment d'artillerie à La Fère (Aisne), avant de suivre le cours pratique de tir de campagne à Poitiers en mai et juin, et d'y obtenir une note très satisfaisante. De retour au corps, il s'illustre dans le commandement de sa batterie aux écoles à feu.

En février 1902 il est désigné pour servir en qualité d'officier d'ordonnance auprès du général Mathis, commandant de la 18^e division d'infanterie à Angers. En octobre il le suit à Marseille, où Mathis prend la tête du 15^e corps d'armée ; puis à Paris, au conseil supérieur de la Guerre, en novembre 1907 ; et il est maintenu dans son emploi lorsqu'il est promu chef d'escadron, en mars 1910. Ce long service de plus de huit années aux côtés de l'un des personnages les plus influents de l'armée

³ Plus tard il publie *À propos du projet de classement des places fortes*, Paris, 1901.

en dit long sur l'estime dans laquelle Mathis tient un subordonné dont il n'est pourtant pas parvenu à accélérer l'avancement autant qu'il l'aurait voulu. En septembre-octobre 1907 Vouillemin a accompagné Mathis dans son inspection des corps et services de la Tunisie et de l'Algérie, avec une excursion de quelques jours au Sahara ; et en juin-juillet 1908 il a trouvé le temps d'effectuer un stage au bataillon des sapeurs aérostiers à Versailles.

Veillée d'arme et Grande Guerre sur le front de France

En septembre 1910 il est appelé au commandement du 3^e groupe du 58^e régiment d'artillerie à Bordeaux, de création toute récente, qu'il présente bien aux écoles à feu. En mars et avril 1911 il assiste au cours pratique d'artillerie de campagne à Troyes et y obtient la note : « Très bien ». En juin 1912 il participe à de nouvelles écoles à feu au camp de Ger (Pyrénées-Atlantiques), où il est blessé. Remis sur pied en septembre pour les grandes manœuvres de l'Ouest, il y commande, sous les ordres du colonel Besse, le 2^e groupe de manœuvres de l'artillerie de la 18^e division d'infanterie (Angers). En septembre 1912 il est adjoint au lieutenant-colonel Coquelin de Lisle, professeur de géologie et de géographie à l'école supérieure de Guerre, pour y donner des cours aux officiers élèves.

Le 2 août 1914 il est mobilisé comme chef du 2^e bureau à l'état-major de la 4^e armée. Engagée dans les tous premiers combats de la guerre, à Mangiennes (Meuse) le 10 août, cette armée, commandée par le général Langle de Cary, participe ensuite à la bataille des Ardennes les 22 et 23 août, à celle de la Meuse les 27 et 28, puis à celle de la Marne à Vitry-le-François, du 6 au 10 septembre. Stationnée en Argonne au moment de la stabilisation du front, elle y lance et y subit plusieurs attaques. De décembre 1914 à mars 1915 elle prend part à la première bataille de Champagne dans la région de Perthes-lès-Hurlus, de la ferme Beauséjour et de Souain (Marne).

Promu lieutenant-colonel en février 1915, Vouillemin est nommé en avril au commandement par intérim de l'artillerie – formée de deux groupes de canons de 90 mm - de la 89^e division territoriale (Trentinian), alors affectée au secteur de Poelcappelle et de la maison du Passeur, près d'Ypres (Flandre-Occidentale). Quelques jours plus tard il passe à celui par intérim du 39^e régiment d'artillerie⁴, c'est-à-dire de l'artillerie de la 39^e division (Nourrisson) du 20^e corps (Balfourier). Cette division tient le secteur du bois du Polygone, dans la même région d'Ypres. En mai elle participe à l'offensive d'Artois à Neuville-Saint-Vaast et à La Targette (Pas-de-Calais), puis organise le terrain conquis. En août elle est transportée à la ferme Beauséjour, avant d'intervenir dans l'offensive de Champagne en septembre. Retirée du front de la Marne en décembre, elle occupe le secteur « calme » de Baccarat (Meurthe-et-Moselle) en janvier. Le 25 février 1916 elle est engagée dans la bataille de Verdun à Douaumont et aux carrières d'Haudromont. C'est là que, le 2 mars, Vouillemin est blessé par un éclat d'obus au front, qui lui cause une plaie

⁴ En 1935 il donne une préface pour le livre des colonel Dhont et Martin, et du lieutenant Léon, *Historique des 39^e et 239^e régiments d'artillerie de campagne*, publié à Nancy.

contuse. En avril la division se bat à la Cote 304. En mai elle prend en compte le secteur de Maricourt, où elle est engagée en juillet dans l'offensive de la Somme à Hardecourt-aux-Bois, puis à Maurepas.

En Roumanie

Le 15 septembre Vouillemin est affecté à la mission militaire française en Roumanie du général Berthelot⁵. Promu colonel en octobre, il est envoyé sur le front des Carpates où l'armée roumaine résiste tant bien que mal à la poussée austro-allemande. Les Français ne parviennent pourtant pas à rétablir une situation déjà irrémédiablement compromise avant leur arrivée : Bucarest tombe le 6 décembre et les autorités se réfugient à Iași, en Moldavie. Berthelot, qui s'attache alors à réorganiser l'armée, place toutes les questions d'artillerie sous la haute autorité de Vouillemin, nommé dès le 20 octobre 1916 inspecteur permanent de l'instruction et de l'emploi de l'artillerie aux armées et directeur des écoles d'artillerie à créer. L'accent est mis sur l'artillerie lourde, presque inexistante jusque-là, sans pour autant négliger l'artillerie de campagne puisque Vouillemin fait imprimer le règlement du canon de 75 mm français à l'usage des officiers roumains.

Les succès remportés par la mission dans la réorganisation de l'armée alliée ont pour conséquence de poser la question du départ de Berthelot, qui ne demande qu'à regagner le front occidental. Le 22 février 1917 le gouvernement français décide son retour en France. Doivent être maintenus sur place comme instructeurs un certain nombre d'officiers affectés à des unités roumaines, dorénavant placés sous l'administration de Vouillemin, promu général de brigade à titre fictif en janvier 1917 et choisi comme successeur de Berthelot le 29 mars, sous la haute autorité du chef de la mission militaire française en Russie, le général Janin. Pour le comte de Saint-Aulaire, ministre de France à Iași, le prestige de la France et son influence future dans les Balkans, comme l'intérêt d'une conduite vigoureuse de la guerre sur ce front, « où il est si nécessaire de surveiller et de stimuler discrètement le commandement russe », ne pourront que pâtir du départ de Berthelot. Au cas où le ministre de la Guerre confirmerait tout de même son rappel et « afin de sauvegarder dans toute la mesure du possible les intérêts qu'il représente ici », le diplomate exprime le vœu que le nouveau chef de la mission ne soit pas Vouillemin, comme il est prévu, car son rôle a été jusqu'ici trop subalterne pour lui conférer toute l'autorité nécessaire, mais un général de brigade choisi avec le plus grand soin et qui, après avoir été élevé au rang de divisionnaire au titre roumain,

⁵ Berthelot (Général Henri-Mathias), *Souvenirs de la Grande Guerre. Notes extraites de mon journal de guerre*, présentés par Jean-Claude Dubois, Metz, 2018. - Grandhomme (Jean-Noël), *Le Général Berthelot et l'action de la France en Roumanie et en Russie méridionale (1916-1918)*, Vincennes, 1999. - *Id.*, *La Roumanie de la Triplice à l'Entente, 1914-1919*, Saint-Cloud, 2009 (traduction roumaine par Ionela-Felicia Moscovici, Georgiana Medrea Estienne et Valentin Trifescu : *România de la Tripla Alianță la Antanta (1914-1919)*, Iași, 2018 ; Prix Nicolae Iorga de l'Académie roumaine 2018). - *Id.*, *Henri-Mathias Berthelot. Du culte de l'offensive à la stratégie globale*, Ivry, 2011. - Torrey (Glenn E.), *General Henri Berthelot and Romania*, New-York, 1987 (Journal de Berthelot publié par un chercheur américain).

devrait être initié et installé par Berthelot lui-même.

Sourd à ces arguments, Berthelot voudrait au contraire voir Vouillemin promu aussitôt général de brigade à titre temporaire « afin de le préparer sans plus tarder à la situation qu'il aura à tenir ici » (lettre du 11 mars 1917). C'est chose faite le 11 avril et Berthelot demande qu'il soit nommé chef de la mission à compter du jour de son propre départ, qu'il fixe au 12 juin. Cependant le successeur désigné contracte le typhus, de sorte qu'il ne semble pas être en mesure de prendre ses nouvelles fonctions avant le milieu de mai. D'autre part, Janin ne semble guère disposé, sauf ordre express, à assumer la charge supplémentaire qu'on lui destine. Vouillemin, suggère-t-il, pourrait porter le titre honorifique de représentant de la France auprès du roi Ferdinand et de l'état-major roumain ; il aurait la charge de noter et d'inspecter le personnel, et devrait seulement en rendre régulièrement compte à Petrograd. Avec le départ de Berthelot, la mission militaire française en Roumanie disparaîtrait en tant que telle et deviendrait une simple annexe de celle en Russie.

Cette perspective apparaît insupportable à Saint-Aulaire qui finit par obtenir gain de cause, grâce sans doute à l'appui du roi. Contre toute attente, Berthelot reçoit en effet, le 2 juin, l'ordre de demeurer à son poste pour un temps indéterminé. Paul Painlevé, ministre de la Guerre, l'invite à continuer à donner au gouvernement roumain « un appui moral dont il aura besoin au moment de la reprise des opérations offensives ». Pour ce qui concerne l'artillerie, Vouillemin prépare avec ardeur la nouvelle campagne. En juillet et en août les Roumains remportent des succès significatifs à Mărăști, sur l'Oituz et à Mărășești, où il se trouve. Cependant, après l'armistice de Brest-Litovsk le rôle de la mission française devient de plus en plus politique. Son action s'étend à l'Ukraine, au Don et même au Caucase. Vouillemin, quant à lui, est chargé par Berthelot de maintenir l'influence des Alliés en Bessarabie, province russe en majorité roumanophone, et il s'installe à Kichinev (Chișinău) en janvier 1918. Expulsé de Roumanie sur injonction des Allemands, qui ont contraint le pays à signer l'armistice de Focșani le 9 décembre 1917, Berthelot regagne la France avec ses hommes par Moscou, la mer Blanche et l'Angleterre : Vouillemin commande l'un des cinq trains qui quittent la gare de Socola, près de Iași, le 12 mars. Le 2 mai, à bord du navire britannique *Huntsend*, qui le conduit de Mourmansk vers l'Angleterre, il fait une chute dans un escalier, qui lui occasionne une entorse au tibia avec déchirure des gaines tendineuses. De retour à Paris le 9 mai il bénéficie d'une permission à Hyères (Var), où décède le 8 juin, à l'âge de vingt-trois ans, sa fille Marie-Alice Vouillemin. Le 19 juin il obtient un congé de repos d'un mois, prolongé ensuite d'un mois supplémentaire pour soigner sa jambe car il éprouve toujours une douleur et une gêne mécanique pendant la marche.

Derniers combats en France et après-guerre

En stage de commandement à l'artillerie du 20^e corps (Berdoulat), il arrive au moment où celui-ci s'apprête à participer aux attaques contre la ligne fortifiée *Hindenburg*, à la fin d'août. Un mois plus tard le corps d'armée se voit confier les secteurs de Breuil (Marne) et de Glennes (Aisne), puis il intervient dans la bataille de Champagne et d'Argonne et dans celle de Saint-Thierry (Marne), du 30 septembre au 10 octobre. Du 18 octobre au 1^{er} novembre il est engagé dans celle de la Serre entre Vendeuil et Ribemont (Aisne) ; puis, du 1^{er} au 5 novembre, dans la seconde bataille de Guise. En ce même 5 novembre Vouillemin reçoit à titre définitif le commandement de l'artillerie du corps. Les derniers combats se déroulent vers la Meuse, puis le 20^e corps entre en Lorraine allemande, avant de retrouver sa base d'origine, Nancy.

À la fin de janvier 1919, appuyé par le général Berdoulat, Vouillemin demande au président du Conseil, ministre de la Guerre, Georges Clemenceau, de bien vouloir agréer sa candidature à la succession du général Curmer au poste de commandant de l'école Polytechnique. Cependant, celui-ci ne donne pas suite à cette requête, conseillé en cela par le général Bourgeois, directeur de l'artillerie, auquel « il semblerait plutôt mauvais d'avoir à la direction de l'école un général ayant surtout des prétentions scientifiques. Cela amènerait – et l'expérience l'a déjà montré – des conflits avec la direction des études qui, elle seule, a la responsabilité de l'instruction » ; de plus le poste vacant doit normalement être attribué à un sapeur : deux raisons qui font définitivement écarter Vouillemin.

En Pologne contre le « péril rouge »

En avril il est finalement adjoint au général Haller, commandant de l'armée polonaise organisée en France, dont la majorité des officiers sont Français. Le 16 avril il quitte Paris par la gare de La Villette pour la Pologne avec Haller et le premier échelon de l'armée dite « bleue » en raison des uniformes français bleu-horizon de ses hommes, qui doit rejoindre la nouvelle armée polonaise. La difficulté d'amalgamer des soldats provenant de sources de recrutement très diverses - Polonais de France, des États-Unis, du Brésil et d'ailleurs, volontaires recrutés parmi les prisonniers autrichiens et allemands, anciens militaires de l'armée russe, enfin - est bien réelle. De nombreux actes symboliques contribuent à resserrer les liens entre combattants de diverses origines. Dès la fin de mai Vouillemin remet, à Lublin, au nom du président de la République française, Raymond Poincaré, les insignes de la Légion d'honneur au lieutenant Jan Sobański, dont Haller vante « la bravoure, qui n'a d'égal que celle des autres premiers volontaires polonais en France, dont il ne reste que treize survivants ». L'armée Haller sous encadrement français se distingue bientôt sur les différents fronts de la lutte pour l'indépendance effective de la Pologne, proclamée le 11 novembre 1918.

À partir de juillet 1919 l'adversaire le plus dangereux est la Russie bolchevique. En mai 1920 l'armée polonaise entre à Kiev, avant d'être repoussée loin vers l'ouest par les troupes des généraux russes Toukatchevski et Boudienny. La Pologne exsangue songe à demander un armistice le 22 juillet et entame les

premiers pourparlers le 30. En ces journées dramatiques Vouillemin est l'adjoint d'un commandant d'armée polonais, coordonnant l'action du génie dans l'organisation du terrain et celle de l'artillerie dans la création, l'installation et l'instruction de nombreuses batteries, qui jouent un rôle important dans l'arrêt de l'offensive rouge sur la Vistule, le 15 août. Entre-temps, un autre Français, le général Weygand, est devenu le principal conseiller du général Piłsudski, chef de l'État et commandant en chef. Le 12 octobre le succès est complet : les premières discussions polono-bolcheviques, préliminaires du traité de paix de Riga, du 18 mars 1921, conduisent à la fixation de la frontière polonaise à cent cinquante kilomètres à l'est de la ligne Curzon imposée par les Alliés.

Général de brigade à titre définitif en décembre 1919, Vouillemin rentre en permission à Paris en décembre 1920, bénéficie d'un congé d'un mois, ensuite prolongé, et ne retourne finalement pas à son poste. Alors que le gouvernement français estime qu'il est resté de son propre chef en France, où il a formulé une demande d'emploi, Vouillemin considère au contraire son contrat avec les autorités polonaises comme résilié d'office et demande des indemnités, ce qui laisse penser au général Niessel, chef de la mission militaire française à Varsovie, qu'il « cherche à tirer de son séjour en Pologne le maximum de bénéfices au détriment des finances polonaises » (lettre au ministre de la Guerre, Louis Barthou, du 10 mars 1921). En février le ministre polonais des Affaires militaires, le général Leśniewski, a exprimé son point de vue : la demande d'emploi en France formulée par Vouillemin équivaut à une résiliation d'office de son contrat, manière de voir également adoptée par l'état-major de l'armée française en avril. Fort mécontent, l'intéressé envoie deux mémoires de protestation à Barthou, en mai et en août, le dernier assorti de violentes diatribes contre Niessel ; ainsi qu'une lettre, en novembre, dans lesquels il menace de former un pourvoi devant le conseil d'État tendant à la rectification de ses notes par la suppression de la mention : « Rentré en France sur sa demande » portée sur certaines pièces de son dossier personnel. Jamais il n'a formulé de demande de rapatriement, répète-t-il à cette occasion, mais il a au contraire toujours désiré être maintenu à la mission militaire française en Pologne. Le ministère lui donne finalement raison en faisant rayer la mention incriminée.

Vouillemin reçoit le commandement de l'artillerie du 4^e corps d'armée au Mans en février 1921. Quelques mois plus tard, le 23 octobre, il préside à l'inauguration du monument aux morts de son village natal, Bourmont. En cette même année 1921 il effectue un stage au centre d'études tactiques de l'artillerie de Metz. En octobre 1922 il demande en vain au ministre de la Guerre et des Pensions, André Maginot, le commandement d'une brigade d'infanterie de l'armée du Rhin, de préférence la 153^e à Siegburg. En mai 1923 il se trouve au centre d'une polémique concernant les règles de tir de l'artillerie, où il exprime son point de vue personnel d'une manière sans doute excessive, l'assortissant d'attaques contre l'enseignement dispensé à l'école Polytechnique. Placé en position de disponibilité en octobre et autorisé à fixer sa résidence à Paris, il passe par anticipation et sur sa demande dans la 2^e section (réserve) en avril 1924. En janvier il a demandé à

bénéficier des dispositions de la loi du 30 juin 1923 et à être promu général de division, grade pour lequel il a été proposé en novembre 1921 et novembre 1922, mais Maginot lui a objecté que les fonctions qu'il a remplies en Roumanie ne pouvaient être assimilées à un commandement de général de division sur le front français, et qu'il ne pouvait donc donner aucune suite à sa demande.

Seconde carrière comme ingénieur commercial

Administrateur de la société de moteurs d'avion *Gnome & Rhône*, Vouillemin continue d'entretenir des liens avec de nombreuses personnalités roumaines et retourne souvent à Bucarest à partir de 1925. Mais son séjour de mars 1927 donne lieu à un conflit avec l'attaché militaire près la légation de France, le lieutenant-colonel Thierry, qu'il accuse de mener une politique contraire aux intérêts de l'aéronautique française. De son côté Thierry l'aurait présenté comme un représentant de l'industrie « boche » et il dénonce au ministre de la Guerre, Paul Painlevé, les « propos imprudents » que Vouillemin aurait tenu « à l'occasion de la commande de fusils mitrailleurs que le gouvernement roumain désire faire à l'industrie étrangère, propos de nature à nuire aux intérêts français » ; il a en effet vanté les mérites du fusil automatique danois *Madsen*, qu'il a décrit comme une arme idéale. Les officiers généraux du cadre de réserve sont considérés comme toujours en activité, rappelle alors Painlevé à Vouillemin, en lui reprochant de n'avoir demandé aucune autorisation préalable avant de se rendre en Roumanie et en lui donnant l'ordre de rentrer immédiatement en France. Cela n'empêche pas le réserviste de retourner à Bucarest sans attendre l'autorisation du ministre dès le début de mai, arguant de « l'importance et de l'urgence des intérêts dont (il a) la charge ».

Cet incident n'a pourtant guère de conséquences : en novembre 1928 Vouillemin est encore jugé par le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris, apte à prendre en cas de mobilisation le commandement de l'artillerie de la 2^e région (Amiens), et il est maintenu au cadre de réserve en novembre 1929. À la fin du mois de juillet précédent il est intervenu dans les débats concernant un projet d'érection d'une statue du maréchal Foch à Paris, à la suite d'un article publié par l'écrivain et critique Léandre Vaillat dans *Le Temps*, en demandant que ne soient pas oubliés non plus les mérites du maréchal Maunoury et en rappelant le rôle éminent joué par le maréchal Joffre sur la Marne.

Reconverti dans les affaires et devenu un grand voyageur, il continue de retourner régulièrement en Roumanie : en novembre 1927, octobre 1928, avril 1929, mai 1930, octobre 1931, mars 1932, mars 1934 (avec retour par Belgrade), mars 1936 et juin 1938 ; il retrouve également Varsovie en mars 1928 et février 1929, séjourne en Suisse en juillet 1929, puis à Rome en juin 1934. Son action en Roumanie est peu appréciée de ses anciens supérieurs. Le 24 juin 1925 est créée la Société de l'industrie aéronautique roumaine (IAR), *consortium* franco-roumain, auquel participent *Lorraine-Dietrich-Blériot*, présidé par le général Coandă, ancien président du Conseil, avec le concours actif du gouvernement français. Cependant, comme celui-ci ne coordonne pas les efforts de ses industriels, l'IAR se trouve en

butte à une campagne de presse organisée par Vouillemin au profit de *Gnome & Rhône*. Son attitude, écrit le chercheur Jérôme Gautret, « a constitué un véritable danger pour l'influence française en Roumanie : elle a irrité les Roumains, rompu le circuit traditionnel état-major roumain : attaché militaire français – gouvernement français et discrédité ce dernier ; elle offre l'exemple le plus frappant de l'absence d'une entente réelle entre le domaine public (l'État français) et le domaine privé (industriels français), lourde de conséquences pour la coopération militaire entre les deux pays »⁶. En janvier 1930 Vouillemin est pourtant nommé à Paris au conseil supérieur des transports aériens, tout comme, entre autres, le général Pujo, directeur général des forces aériennes au ministère de l'Air ; le comte de La Vaulx, célèbre aérostier, vice-président de l'*Aéro-Club de France* ; Louis Blériot, vainqueur de la Manche en 1909, administrateur de la compagnie *Air-Union* ; et un autre avionneur, Louis Breguet, directeur de cette même compagnie.

Le philosophe

En mars 1933 Vouillemin assiste aux obsèques du professeur Victor Hutinel, membre de l'Académie de médecine, célébrées en l'église Saint-Pierre de Chaillot à Paris, suivies de l'inhumation au cimetière du Montparnasse. En décembre il est élu membre permanent de l'Union artistique, sur présentation du général Fournier et d'Albert Lelièvre.

Retiré à Grasse (Alpes-Maritimes), il consacre en effet depuis quelques années déjà ses moments libres à la rédaction et à la traduction d'ouvrages de réflexion scientifique⁷. En 1922 il propose ainsi une introduction philosophique à la théorie de la relativité générale énoncée en 1915 par le physicien allemand Albert Einstein⁸. En 1924 il publie : *Qu'est-ce que, au fond, que la science ? Réflexion sur les théories de la physique*, un livre destiné « au grand public, qui s'honore de réfléchir et qui ne veut pas de roman dans les choses sérieuses », affirme *Le Temps*. À partir de cette époque, Vouillemin fait siennes les théories de l'École ou Cercle de Vienne (*Wiener Kreis*)⁹, « un groupement de savants et de philosophes, écrit Gilles Gaston Granger, professeur au Collège de France, formé à Vienne à partir de

⁶ Gautret (Jérôme), *Les Relations militaires entre la France et la Roumanie de 1926 à 1939*, DEA, Université de Nantes, 1998.

⁷ Carnap (Rudolf), *L'Ancienne et la nouvelle logique*, Paris, 1933. – Id., *La Science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage*, Paris, 1934. – Id., *Le Problème de la logique de la science : science formelle et science du réel*, Paris, 1935. – Frank (Philipp), *Théorie de la connaissance et physique moderne*, Paris, 1934. – Hahn (Hans), *Logique, mathématiques et connaissance de la réalité*, Paris, 1935. – Neurath (Otto), *Le Développement du cercle de Vienne et l'avenir de l'empirisme logique*, Paris, 1935. – Reichenbach (Hans), *La Philosophie scientifique. Vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes*, Paris, 1932. – Schlick (Moritz), *Les Énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, Paris, 1934. – Id., *Sur le fondement de la connaissance*, Paris, 1935.

⁸ *Introduction à la théorie d'Einstein. Exposé philosophique élémentaire*, Paris, 1922.

⁹ Ouelbani (Mélina), *Le Cercle de Vienne*, Paris, 2006. – <http://www.universalis.fr/encyclopedie/neo-positivisme-positivisme-logique-et-cercle-de-vienne> (par Gilles Gaston Granger).

1923 autour de [Moritz] Schlick [directeur des études philosophiques à l'Université], en vue de développer une nouvelle philosophie de la science dans un esprit de rigueur, et en excluant toute considération métaphysique ». « Les thèmes directeurs initiaux du groupe furent élaborés en collaboration avec une autre association fondée à Berlin sous l'impulsion de [Hans] Reichenbach, et leur développement a constitué le néo-positivisme, ou positivisme logique. Après l'éclatement du cercle de Vienne dans les dernières années précédant la Seconde Guerre mondiale, la plupart de ses membres ont poursuivi leur carrière en Amérique et en Angleterre, et leurs travaux se sont imposés à l'ensemble du monde philosophique ». C'est en réaction contre l'idéalisme issu des grandes philosophies post-kantiennes, alors dominantes dans le monde germanique, que le cercle s'est formé à Vienne. « En présence des progrès éclatants de la physique entre 1905 et 1930, comparés au déroulement incertain de la philosophie contemporaine, ils estiment que l'âge scientifique n'a pas la philosophie qu'il mérite. Cependant, aucune orthodoxie véritable ne lie les membres du groupe viennois, qui, dès 1931, commence à essaimer, avec [Rudolf] Carnap et [Philipp] Frank [qui font, tout comme Schlick, partie des auteurs traduits en français par Vouillemin, nommés à l'université de Prague pour occuper respectivement une chaire de philosophie des sciences de la nature et une chaire de physique. Des congrès internationaux, ayant pour thème l' "unité de la science", rassemblent alors autour des Viennois des penseurs venus d'autres horizons. Le néo-positivisme, ou positivisme logique, ne constitue pas à proprement parler une école, ayant à sa tête un maître et attachée à un dogme, mais plutôt une attitude philosophique définie à l'origine par un groupe (le Cercle de Vienne) et aujourd'hui largement diffusée et diversifiée, en particulier aux États-Unis, en Grande-Bretagne et dans les pays scandinaves. »

« Depuis peu d'années », écrit le physicien Louis Houllevigue dans sa "Causerie scientifique" parue dans *Le Temps*, le 31 janvier 1933, dans laquelle il recommande la lecture du livre écrit par Vouillemin en 1924, « une équipe d'hommes de science s'est mise résolument à l'œuvre pour créer une philosophie scientifique basée, non sur des postulats *a priori*, mais directement sur les données de la science ; la nouvelle école a trouvé à Berlin et à Vienne ses chefs de file, Reichenbach et Carnap, et la revue *Erkenntnis* [Connaissance] nous présente, d'après eux, une conception scientifique de l'univers, l'épithète scientifique s'opposant à métaphysique. Ces produits de l'érudition germanique parviennent au lecteur français filtrés par M. Marcel Boll [professeur de chimie et d'électricité à l'école des hautes études commerciales (HEC), membre fondateur de l'Union rationaliste, figure du scientisme] et par le général Vouillemin, qui occupe noblement ses loisirs à mettre de l'ordre dans nos concepts scientifiques. » Cette dernière phrase est teintée d'ironie car Houllevigue s'inscrit en faux contre nombre des conclusions de Schlick et de ses disciples.

« L'École de Vienne, écrit pour sa part en 1935 Vouillemin dans *La Logique de la Science et l'École de Vienne* – ouvrage réédité en 1995 -, est une association de "philosophes-savants" pour la critique de ce qui est exprimé comme représentant de la connaissance du monde. Elle ne s'intéresse ni aux

querelles d'écoles, ni aux étiquettes de la classification des sciences ; mais elle entend qu'il soit parlé, en toutes circonstances, avec sens et clarté. Les connaissances humaines au XX^e siècle lui fournissent une ample et suffisante matière. L'histoire excite sa méfiance. (...) Pour un véritable humaniste, il ne peut y avoir que Platon et le sempiternel miracle grec. Le langage des Viennois et leur terminologie sont usuels. Ils ne voient dans les sciences, d'une manière générale, rien qui ne se retrouve de quelque manière dans les activités de la vie quotidienne ; on fouille seulement plus profond, avec plus d'art et de méthode. (...) Nous pouvons en retenir d'ores et déjà que les rudiments permettent de donner aux esprits une formation critique déjà très sérieuse. Ils suffisent à montrer que les sciences ne dévoilent aucun mystère ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait rien de mystérieux pour qui possède une culture scientifique. On peut de bonne heure se rendre compte que la théorie de la connaissance n'est elle-même qu'une méthode de légitimation de ce que l'on se croit autorisé à affirmer et pas du tout un corps de principes mystiques découvert par de prétendus philosophes. Ce sont là pour l'École de Vienne des titres sérieux à la confiance de quiconque s'intéresse à la valeur du savoir des hommes et se méfie de l'atmosphère de superstitions dont trop souvent s'accompagnent les exposés. Ce que font les diverses sciences techniques, il faut le demander purement et simplement aux nombreux livres qu'elles remplissent. Outre cet aspect industriel, dont beaucoup se contentent, il est un autre aspect, disons philosophique, qui retient l'attention de l'homme cultivé : il voudrait apercevoir clairement les buts poursuivis, peser le sens exact des expressions employées, la signification de telle hypothèse, le degré d'adaptation d'une certaine théorie à ses fins. Ce sont là problèmes de la Logique de la Science, objet principal des travaux des Viennois. » Dans sa brochure, Veuillemin aborde successivement la connaissance individuelle et la connaissance scientifique¹⁰, puis les rapports entre celle-ci et la psychologie, le déterminisme, la biologie et la philosophie. « Le champ scientifique est délimité, écrit-il dans sa conclusion ; les problèmes susceptibles d'y recevoir une solution sont définis ; un idéal raisonnable est poursuivi : arriver à décrire et pronostiquer dans tout le champ en employant un minimum de concepts et de jugements ; c'est ce qu'on appelle progresser vers l'unité de la science ; une discipline qualifiée "logique de la science" écarte les affirmations vaines parce que manquant d'un sens positif, évocateur au moins des contenus-de-conscience "consentement" ou "refus", c'est-à-dire les énoncés aboutissant à une simple impression de bruit. Est-il à la disposition de l'homme une autre discipline encore, ajoutant à la satisfaction de son appétit de connaître ? L'École de Vienne répond non, parce que les prétendus apports d'une telle discipline, généralement appelée du nom vague de "philosophie", ou bien sont en contradiction avec ceux des sciences, ou bien n'ont ni sens ni contenu. »

Avec, entre autres, l'économiste autrichien Otto Neurath, un des auteurs du *Manifeste du Cercle de Vienne* ; Carnap, Reichenbach, le philosophe français Louis Rougier, le mathématicien italien Alessandro Padoa et le mathématicien et

¹⁰ Déjà évoquée dans *La Connaissance scientifique*, Paris, 1927.

physicien français Pierre Lecomte du Noüy, Vouillemin participe à Paris, à partir du 16 septembre 1935, au 1^{er} Congrès international de philosophie scientifique, au cours duquel s'opposent deux thèses principales : l'empirisme logique absolu et un rationalisme critique s'appuyant sur la psychologie et l'histoire. Alors que le philosophe autrichien Herbert Feigl distingue trois fonctions du langage (logique, physique et émotionnelle), ce qui, selon lui, introduit beaucoup de clarté dans la discussion, Vouillemin, qui pose la question de savoir si les énoncés scientifiques sont privés de sens, montre la nécessité de préciser l'emploi de certains mots dans la syntaxe logique.

Dans son dernier ouvrage, paru en 1945 : *Science et philosophie, unité de la connaissance*, il tente de synthétiser l'ensemble de sa pensée, en s'intéressant, dans cet ordre, à l'enseignement philosophique, au langage et aux principes logiques, à la mathématique, à l'ordonnance temporelle et à l'ordonnance spatiale, à « notre savoir sur le monde », à la physique métrique, aux notions de loi et de théorie, de déterminisme et de hasard, à la théorie relativiste, à l'atomistique, à l'inorganique et à l'organique, à l'unité de la connaissance scientifique et pour finir à ce qui vient après la physique : la philosophie générale et la méta physique. « Dans les publications de Moritz Schlick, de qui le prestige groupa le Cercle viennois, affirme-t-il en conclusion, on retrouve toujours sous quelque forme les déclarations suivantes. L'opposition ne se dresse qu'entre l'empirisme logique et la métaphysique. La négation de l'existence d'un monde extérieur transcendant n'est ni plus ni moins métaphysique que son affirmation ; l'empiriste logique ne commet ni l'une, ni l'autre ; il montre seulement l'impossibilité de leur donner une signification scientifique dans le langage, c'est-à-dire explicitant le critère d'une réponse juste. On ne fait pas comme il faudrait la différence entre “faux” et “dépourvu de sens” ; ce que l'empirisme logique dit au métaphysicien scolaire, ce n'est pas : “Il n'y a pas de monde métaphysique”, c'est : “Je ne vous comprend pas.” (...) Il n'est en définitive d'autre voie pouvant aboutir à l'union des intelligences et des cœurs qu'une collaboration éclairée et constante des fonctions scientifique et philosophique unies dans le réalisme de M. Gustave Thibon [1903-2001]¹¹. » Ce dernier est un auteur catholique traditionnaliste non-conformiste, conduit à la foi par la philosophie¹². Vouillemin a-t-il finalement suivi le même chemin, en rompant avec l'École de Vienne ? C'est le secret de son âme : il meurt à l'hôpital maritime Sainte-Anne de Toulon le 30 septembre 1954.

À l'exemple de beaucoup d'autres officiers généraux il était membre de la Société amicale de secours des anciens élèves de l'école Polytechnique¹³. Fondée

¹¹ Voir Debailiac (Raphaël), *Gustave Thibon, la leçon du silence*, Paris, 2014.

¹² Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer, parus du vivant de Vouillemin : *La Science du caractère*, Paris, 1933. - *Diagnostics, essais de physiologie sociale*, Paris, 1940. - *Destin de l'homme*, Paris, 1942. - *L'Échelle de Jacob*, Lyon, 1942. - *Retour au réel. Nouveaux Diagnostics*, Lyon, 1943. - *Ce que Dieu a uni. Essai sur l'amour*, Lyon, 1945. - *Le Pain de chaque jour*, Monaco, 1945. - *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Lyon, 1948. - *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, Paris, 1952.

¹³ *Annuaire de la Société amicale de secours des anciens élèves de l'école Polytechnique*.

en 1865, cette œuvre a été reconnue comme établissement d'utilité publique par l'empereur Napoléon III le 23 septembre 1867. Ainsi que l'indiquent ses statuts, son but unique « est de venir en aide aux camarades malheureux ou à leurs familles ». Commandeur de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palmes, officier du Nicham Iftikhar de Tunisie, l'ancien officier supérieur de la mission Berthelot était aussi commandeur de l'Étoile de Roumanie, grand officier de la Couronne et titulaire de la médaille commémorative roumaine¹⁴.

La vie et l'œuvre de Charles Ernest Vouillemin apparaissent à première vue comme divisées en compartiments à peu près étanches, au moins pour le troisième. Le personnage semble avoir vécu trois vies successives. D'abord la carrière militaire, marquée par un grand investissement dans sa spécialité, l'artillerie, puis par l'engagement dans la Première Guerre mondiale, les missions en Roumanie et en Pologne. Ensuite, il s'essaie aux affaires, sans grand respect pour sa hiérarchie et pour les usages de son milieu. Enfin, il se lance à corps perdu dans la spéculation philosophique, qui sied à son esprit scientifique. En effet, c'est là le fil directeur de cette existence bien remplie : la quête de la connaissance, la volonté de repousser les limites de l'esprit humain jusqu'à la paix de la conscience. Vouillemin y est-il parvenu ? C'est ce que l'historien, qui ne peut travailler que sur les documents qu'il a en sa possession, ne saura sans doute jamais.

Jean-Noël GRANDHOMME
Professeur d'histoire contemporaine
Université de Lorraine, CRULH, F-54000 Nancy, France
Membre du conseil scientifique du Mémorial de Verdun.

¹⁴ La source principale de cette étude est le dossier personnel de Vouillemin au Service historique de la Défense, Château de Vincennes, 13 Y^d 1060, ainsi que les cartons SHD 5 N 200 et 17 N 541 ; et enfin des articles du journal *Le Temps*, 13 août 1910, 29 septembre 1912, 14 avril, 10 octobre 1916, 17 avril 1917, 6 juin 1918, 18 avril, 27 mai 1919, 23 avril 1922, 4 août 1923, 30 juillet 1929, 6 janvier 1930, 29, 31 janvier, 24 mars 1933, 19 septembre 1935 et 9 mai 1939.